

ILS NOUS ONT OUBLIÉS

“Je t’écoute, je t’entends”

“Je t’écoute, je t’entends” puis il s’en va. Madame Konrad sujet ou objet d’une grande étude sur l’ouïe reste seule, encore. Elle fume. Pendant ce temps, son époux cherche, déambule, claque les portes et la trappe, hurle, déchire, accuse... Ils nous ont oubliés est une pièce qui ne se contente pas d’évoquer le son, le bruit parfois, mais qui le donne à voir à travers la destruction d’un couple dont l’équilibre est rompu.

Lors de ce voyage en trois parties au cœur de l’intimité des époux, le spectateur observe le décor se faire détruire progressivement; destruction audible et visible dans une scénographie riche et complexe composée de plusieurs espaces. La platrière est un lieu assez exigu doté d’une pièce principale et d’un sous-sol très bas de plafond.

Les choses y sont rangées-dérangées, chaque élément a son espace propre; côté sous sol : le coin des feuilles volantes du mari et le coin des vieux objets conservés de l’épouse; côté pièce de vie : le coin dortoir - un lit simple au sol, le coin salle à manger avec la table et enfin, ce qui semble être un coin salle de bain , espace privilégié de Mme Konrad.

Dans ce lieu ambigu où il a l’air de faire tout le temps nuit et au sein duquel les personnages cassent un mur pour ouvrir une fenêtre, il neige et les oiseaux vont et viennent; les spectateurs, eux, observent.



ILS NOUS ONT OUBLIÉS

Assourdissement

Si la première partie peut dérouter en ce qu'elle nous plonge dans un monde difficile à comprendre, gorgé d'informations inhabituelles et intrigantes - comme la présence de ces drôles de visiteurs masqués, elle a le mérite d'apporter une déconnexion totale avec le monde normal. Isolés, encerclés par la nature, le spectateur se retrouve soudainement emprisonné avec les Konrad dans cette plâtrière particulièrement bruyante.

Etre invité dans la plâtrière c'est être invité à accepter de se perdre dans l'esprit troublé et violent de Monsieur Konrad; les projections sont au service du propos et permettent une diversité de points de vue qui déroutent, provoquent une perte de repères. La musique, jouée en direct, vient accentuer les sensations pour une intégration totale et perturbante, au même titre que la présence régulière des oiseaux dont la prestation est impressionnante. Rester chez les Konrad c'est s'accrocher, accepter le dépaysement et l'assourdissement.

ILS NOUS ONT OUBLIÉS

Droit au silence

Vient la deuxième partie, Mme Konrad s'y présente plus intimement, principalement à travers l'intervention d'une jeune infirmière. Elle est paralysée, elle ne peut marcher - contrairement à son mari déambulant de l'extérieur à l'intérieur et de haut en bas - , elle utilise bien moins la parole que lui; pourtant, paradoxalement, elle est particulièrement écoutée. Elle fait naître un désir de la connaître. Calme, son autorité est légitimée par son état et ses jurons par ce qu'elle subit quotidiennement entre harcèlement et isolement. La place de témoin qu'occupe le spectateur le pousse à éprouver de l'empathie face à l'impuissance de cette femme et à s'interroger sur ce qu'a été ce couple, dont l'incompatibilité de classe est sous-entendue. Au-delà des interrogations qu'elle amène, la deuxième partie offre un droit au silence, à l'image de la fumée de cigarette de Madame Konrad. Pendant quelques instants les époux parviennent à se retrouver en nous invitant à leur table. Enfin, on respire avec eux et on reste, on reste dans la plâtrière jusqu'au bout, jusqu'au paroxysme de la violence. N'y survivra qu'une corneille qui passera, puis s'envolera.

Lydie Jucker